ou l'inquiète — ne faisait que répondre aux inclinations également naturelles, quoique autrement motivées, de Catherine. Manquant d'élégance, ce qui lui faisait sans doute supporter impatiemment celle d'un ambassadeur tel que le comte de Ségur, il manquait aussi de prestige, ce qui empêcha probablement Catherine de le supporter plus longtemps. Ses bas mal tirés furent les ennemis de l'alliance française, mais aussi de sa propre fortune.

V

L'entourage de Catherine compta dans ses rangs un autre Petit-Russien, qui, avec un rôle bien inférieur, y occupa beaucoup de place. Le comte Cyrille Razoumovski était frère cadet d'Alexis, le favori et l'époux supposé d'Élisabeth. Fils d'un paysan de l'Ukraine, Grégoire Razoum, celui-ci débuta à Saint-Pétersbourg dans les chœurs de la chapelle impériale, qui n'avaient rien de commun avec ceux d'une autre chapelle célèbre, et où sa belle voix attira sur lui l'attention de la souveraine. Cyrille suivit la fortune rapide de ce beau chanteur. A quinze ans, après quelques études lestement achevées à Berlin auprès du mathématicien Euler, il devenait gentilhomme de la Chambre; à seize ans, comte du Saint-Empire; à dix-sept ans, chambellan et cordon de Sainte-Anne; à dix-huit ans, grand cordon de Saint-Alexandre et — président de l'Académie des sciences! L'année d'après, il épousait Catherine Narychkine, cousine de l'impératrice Élisabeth et la plus riche héritière de Russie, et continuait de monter en grade. Il fut lieutenant général, aide de camp général, colonel d'un régiment de gardes, et, à vingt-deux ans, hetman des Cosaques de la Petite-Russie. Le poste avait été laissé sans titulaire depuis seize ans, soit depuis la mort du dernier hetman nommé par les Cosaques eux-mêmes. Élisabeth rétablit l'emploi en

faveur de Cyrille et lui en attribua tous les revenus énormes, accumulés pendant la vacance. Pierre III traita également bien cet enfant gâté du sort. Cela n'empêcha pas Cyrille de prendre fait et cause pour Catherine au moment du coup d'État. Il avait soupiré discrètement pour les beaux yeux de la Grande-Duchesse; avec la même discrétion, il favorisa ses intérêts, en prenant garde de se compromettre. Le régiment Ismaïlovski, qu'il commandait, fut désigné pour acclamer tout d'abord la nouvelle Impératrice. Razoumovski le sut, se tut, mais refusa de se mettre en avant. Le plus audacieux et le plus fougueux des quatre Orlof, Alexis, essaya en vain de gagner sur sa prudence cauteleuse et sournoise, s'enhardissant jusqu'à pénétrer une nuit dans la chambre du hetman, pour l'entretenir des projets communs. Razoumovski laissa parler le jeune homme, parut réfléchir un instant, puis, hochant la tête, lui conseilla d'aller prendre avis ailleurs, « chez quelqu'un qui en sait plus long que nous ». Sur quoi il souffla sa bougie et ronfla bruyamment. Il finit cependant par prendre une part active à l'exécution du complot — comme imprimeur. Le manifeste annonçant l'avènement de Catherine fut mis sous presse dans les sous-sols de l'Académie des sciences.

La nouvelle Impératrice se trouva embarrassée pour récompenser ce concours. L'homme le plus opulent de la Russie ne pouvait guère être payé en argent. Elle lui donna une place dans le Sénat : c'était assez maigre, et Razoumovski en jugea ainsi. Il fit à partir de ce moment le mécontent, bouda le favori Orlof et fronda le projet de mariage auquel Catherine se laissa entraîner en 1763. L'année d'après, il s'avisa de s'adjuger lui-même le prix de ses services : il rêva de devenir hetman héréditaire. Des émissaires à lui travaillèrent les chefs cosaques et les engagèrent à signer une pétition dans ce sens. Catherine fut surprise et mécontente : le projet allait directement contre son programme de politique unificatrice. Les Orlof estimèrent l'occasion bonne pour satisfaire leurs rancunes et vider aussi une place qui sans doute reviendrait à l'un d'eux. Ils se remuèrent avec fureur, et Catherine les laissa

faire. Ils firent si bien que Razoumovski prit peur — le courage n'était pas son fort — et offrit sa démission. C'est ce que Catherine attendait; mais les Orlof eurent une déception : l'*hetmanat* redevenu vacant fut supprimé purement et simplement, et remplacé par un collège. Cette forme collégiale d'organisation administrative fut particulièrement goûtée par la grande Impératrice et l'est encore en Russie, comme offrant plus de garantie. On en retrouve l'emploi de nos jours jusque dans les wagons de chemins de fer, où le contrôle n'est jamais exercé individuellement. Toujours le vérificateur des tickets est accompagné d'un, quelquefois de deux acolytes : c'est le *collège* à l'état rudimentaire. A la tête de celui qu'elle chargea d'administrer la Petite-Russie, Catherine mit le comte Roumiantsof, en lui recommandant d'avoir « des dents de loup et une queue de renard ».

A en croire son historien spécial, A. Lasarevski, la Petite-Russie gagna au change. L'ex-hetman n'était pas un homme méchant; mais, indolent, il laissait faire ses subordonnés qui rendaient la vie dure au pays. Le caractère chez lui était à la hauteur de l'intelligence, et celle-ci n'avait rien de supérieur. Pourtant, déchu de sa haute situation officielle, mais enrichi encore par la mort de son frère qui, en 1771, lui laissa cent mille paysans, on le voit prendre une attitude d'indépendance hautaine qui ne manque pas de grandeur, et s'isoler en quelque sorte au milieu de la foule courbée sous l'œil impérieux de la souveraine, dans un rang à part, dont Catherine elle-même semble respecter la fierté. En 1776, Grégoire Orlof ayant, au mépris de la loi, épousé sa cousine germaine, mademoiselle Zinovief, Razoumovski refuse, comme membre du Sénat, de contresigner l'arrêt qui prononce la séparation des époux et ordonne leur internement dans un couvent. C'est, déclare-t-il à ses collègues, violer une autre loi : celle qui défend de frapper un adversaire à terre. Il lui arrive d'écrire son nom tout de travers au bas d'une sentence dont Catherine elle-même a dicté le texte. *Je signe comme on a jugé,* l'entend-on dire. Comme un complaisant s'étonne qu'au mépris de son grade de feld-

maréchal, le commandement des armées destinées à opérer contre les Turcs soit confié à de simples généraux, Roumiantsof et Galitzine : « C'est, dit-il encore, qu'il s'agit de battre les « Turcs, et non pas d'être battu par eux. »

Il entend être estimé à sa juste valeur; il affecte aussi de ne pas oublier son origine. Un professeur de l'Académie de Kief lui faisant hommage d'un vaste travail généalogique concernant sa famille, il s'étonne : « Comment peut-il y avoir si long « à dire sur lui et les siens? » Et l'homme s'en référant au diplôme de la chancellerie de Vienne qui a fait son frère comte en rattachant sa maison à celle des princes Rojinski, il l'arrête : « Laissez donc! Mon père, un très brave homme, était simple « soldat; ma mère, une sainte femme à laquelle Dieu veuille « donner longue vie, est fille de paysan; moi, je suis comte et « hetman de la Petite-Russie sur les deux rives du Dniéper; « écrivez cela dans votre généalogie, et vous aurez tout dit. » Il fait le désespoir de ses fils par ses allusions fréquentes à cette origine obscure, et les voit-il affichant des prétentions contraires, il sonne son valet de chambre : — Eh! apporte-moi les habits de paysan avec lesquels je suis arrivé à Pétersbourg : je veux me rappeler le bon temps où je conduisais mes bœufs en criant : Tsop! tsop!

Mais, s'il ne prétend pas qu'on ignore d'où il est parti, il n'admet pas davantage qu'on oublie où il est arrivé. Le prince Patiomkine s'avisant de le recevoir en robe de chambre, il lui rend la politesse à un bal auquel il paraît chez le favori, dans le même costume. Il imite, d'ailleurs, volontiers lui-même, vis-à-vis de ses hôtes, cette absence de gêne dans l'habillement que certains Parisiens ont pu observer récemment encore chez un ou deux grands seigneurs d'origine slave. Il lui arrive de présider sa table, à des dîners de cérémonie, n'ayant fait que passer, pour la circonstance, son grand cordon de Saint-André pardessus la robe de chambre inamovible. Mais sa table est royalement hospitalière et tous les jours ouverte à tout venant, suivant une coutume dont la pratique se perpétuait également, il y a quelques années, dans plusieurs maisons que des Pari-

siens ont fréquentées. La consommation quotidienne de ses cuisines comporte un bœuf entier, dix moutons, cent poulets, et le reste à l'avenant. Son chef de cuisine est le fameux Barideau, que le marquis de la Chétardie a laissé en Russie et qui passe pour supérieur à Duval lui-même, le cuisinier français de Frédéric II. Outre les recettes culinaires de Barideau, la Russie doit aussi au marquis l'introduction du vin de Champagne, dont il a apporté, paraît-il, 16,800 bouteilles dans son bagage diplomatique. Jusqu'alors, à la tables des grands seigneurs moscovites, les toasts étaient portés avec du vin de Hongrie. Les autres domestiques du comte Razoumovski sont au nombre de trois cents environ : un intendant, un maître d'hôtel, un premier valet de chambre, deux nains, quatre valets de chambre coiffeurs, un marqueur de billard, un sommelier, deux verseurs de café, cinq valets de vaisselle, un huissier de chambre, dix valets de pied, deux chasseurs, un Cosaque, quatre laquais, deux heiduques, trois comptables, deux soldats et quatre grooms attachés à la comptabilité, deux arpenteurs, six aides-arpenteurs, dix chauffeurs de poêle, trois femmes de ménage, etc.

— Mon oncle, se prend un jour à lui dire sa nièce, la comtesse Apraxine, il me semble qu'il y a là dedans bon nombre de gens dont vous pourriez vous passer!

— Oui; mais ils ne se passeraient pas de moi.

Un grand seigneur russe à qui on reprochait de nos jours de perdre trop facilement son argent avec les partenaires habituels de son jeu, répondait de même :

— Si je gagnais plus souvent, je perdrais mes joueurs.

Razoumovski prolongea jusqu'à la fin de sa vie cette existence fastueuse, mêlée de retours complaisants aux habitudes rustiques de son pays. Le goût du terroir familial lui restait dans certains détails; les mets simples et grossiers du paysan petit-russien, le *borchtch,* le gruau de sarrasin avaient toujours ses préférences; le son d'une *bandoura* cosaque lui mettait des fourmis dans les jambes. Il nourrissait dans sa terre de Pokrovskoïe, proche de Moscou, toute une population de Petits-

Russiens qu'il occupait à creuser des étangs, mais qui servait surtout à donner au maître l'illusion de la patrie lointaine et à lui permettre de longues causeries rappelant sur ses lèvres la langue et le souvenir de ses jeunes années. Il survécut à Catherine, mais voulut, elle disparue, se replonger plus entièrement encore dans son milieu natal, se retirant dans sa terre ukrainienne de Batourine. Paul y ayant envoyé, en 1800, pour demander de ses nouvelles, il reçut le messager avec ces mots : « Dites à Sa Majesté que je suis mort. » Il y mourut trois années plus tard, âgé de soixante-quatorze ans.

VI

A un tout autre type appartiennent les collaborateurs étrangers auxquels Catherine, quoi qu'elle en eût, ne put s'empêcher d'avoir recours. Difficilement aurait-elle su garnir autrement les cadres de son service diplomatique, qui de tout temps en Russie a réclamé ce contingent auxiliaire. Elle esquiva bien Bestoujef : vieilli, usé, désorienté en présence d'une situation nouvelle, ce *condottiere,* n'ayant de russe que la terminaison empruntée de son nom, n'était guère utilisable. Elle lui devait de la reconnaissance et s'appliqua à payer sa dette. Sur le chemin qui le ramenait de l'exil elle envoya Grégoire Orlof lui-même avec les équipages de cour. Elle lui meubla une maison et « l'y défraya de tout avec magnificence ». Elle fit peur à Solms, l'envoyé de Frédéric, qui se répandit en récriminations sur l'incroyable faiblesse de la souveraine « pour « ce vieux radoteur noyant dans les liqueurs fortes le peu « de raison qui lui reste ». Bestoujef, on le sait, fut toute sa vie un « Autrichien » déclaré. Elle ne manqua même pas de mettre à profit sa longue expérience. Pas un pas ne fut fait tout d'abord dans la politique soit intérieure, soit extérieure, sans qu'on l'invitât à donner son avis. De jour en jour,

un billet rapidement griffonné par Catherine elle-même l'appelait au palais : « Arrivez, *batiouchka* Aliexsiei Pietrovitch, on a « besoin de vos conseils. » Le *petit père* arrivait, donnait son avis, le faisait même prévaloir parfois ; mais il avait attendu, et on avait craint ou espéré autour de lui une résurrection de sa situation officielle et de sa toute-puissance, et de ceci il ne fut pas question. Le chancelier d'Élisabeth était bien mort, et Catherine ne songea pas un instant à le ressusciter. Se défiant d'elle-même à ses débuts, n'osant pas se fier entièrement à Panine, un débutant lui aussi dans le rôle de premier ministre, elle est bien aise d'avoir entre elle et lui ce vieux routier de la grande politique. Mais ce n'est qu'un guide qu'elle congédiera au premier tournant, dès qu'elle se croira en état de trouver seule son chemin. C'est pour cela qu'elle ne veut pas pour lui de poste où il soit à demeure et où son passé pourrait lui inspirer des ambitions trop dominatrices. Et comme, le moment venu, elle a vite fait de s'en débarrasser ! Comme elle se gêne peu pour l'engager à garder pour lui des conseils qu'on ne lui demande plus ! Ne s'avise-t-il pas, d'ailleurs, d'en donner qui vont directement contre les idées auxquelles elle est le plus résolument attachée ? Il critique sa conduite avec le clergé ; il prend la défense d'Arsène Matsieïvietch, le prélat indocile et irrespectueux. « A-t-il oublié qu'on a fréquemment coupé la « tête en Russie à des gens dont l'insolence n'allait pas si « loin ? » Il s'élève contre l'emploi des mesures violentes qui ont pour objet le rétablissement de Bühren en Courlande. Enfin, en Pologne, il prend parti pour les droits héréditaires de la maison de Saxe contre Poniatowski. C'est le coup de grâce ! Aussitôt après, en décembre 1763, Mercy, l'envoyé autrichien, est dans le cas d'informer le prince de Kaunitz qu'il n'y a plus à compter sur l'influence de l'ex-chancelier. Celle-ci est irrémédiablement perdue. « Il a eu beau faire sa cour aux Orlof ! »

Bestoujef meurt en 1766. La carrière de cet Écossais (1) — carrière étonnante, au cours de laquelle on le voit tour à tour

(1) Son vrai nom, celui que portait son père, officier de highlanders, paraît avoir été Best, ou quelque chose d'approchant.

attaché d'une légation russe à Utrecht, chambellan d'une grande-duchesse de Courlande à Mittau et ministre d'un roi d'Angleterre à Saint-Pétersbourg même — n'appartient pas à l'histoire du règne de Catherine, qui n'en a vu que le déclin. On peut en dire autant de celle de Münich, cet autre *condottiere* dont Pierre Ier avait fait un maréchal et dont Catherine fit un constructeur de canaux. Comment, étant Bavarois de naissance, il arriva à prendre du service dans l'infanterie hessoise, combattit sous les ordres du prince Eugène à Oudenarde et à Malplaquet, fut prisonnier des Français à Denain, passa dans les rangs de l'armée saxo-polonaise, se trouve en 1721, à l'âge de trente-huit ans, aux côtés de Pierre le Grand, commanda en chef les armées du tsar, et, après s'être illustré à leur tête par d'éclatantes victoires, dut, vingt ans plus tard, monter à l'échafaud, nous ne saurions le raconter ici. L'échafaud l'épargna ; sa peine fut commuée en un exil perpétuel. Il connut la Sibérie ; il y eut un rouble par jour pour vivre et dut donner des leçons de mathématiques pour ne pas mourir de faim. Rappelé par Pierre III, il essaya de sauver son trône. Catherine ne lui en garda pas rancune, mais ne songea pas davantage à lui rendre son commandement. Elle n'y voulait pas d'Allemand. Elle n'y voulait pas non plus d'octogénaire. Elle l'envoya à Reval, où il fut appelé à utiliser ses connaissances d'ingénieur. Il parut s'en accommoder et écrivit à « sa bienfaitrice » des lettres étonnantes de verve et d'imagination flagorneuse :

« Vous savez, très gracieuse Souveraine, que l'épithète que « j'ajoute à Votre grand nom est celle de :

« Impératrice de la Paix,

« Princesse du savoir,

« Restauratrice de la Félicité publique,

« Le salut et les délices des Peuples,

« L'admiration de l'Univers, etc.

« En particulier, mon étoile et mon astre du matin,

« Jamais je ne m'éveille que la splendeur de Votre Majesté « ne réjouisse mon âme. »

Ici une parenthèse :

« Ne confiez pas, très glorieuse Impératrice, la direction du « canal de Ladoga à un autre hors de moi. »

Puis le dithyrambe reprend :

« Jamais tableau ne m'a paru plus magnifique et plus par- « fait que celui auquel j'admire à tout moment les attributs « héroïques et divins de Votre Majesté :

« Quelle application aux affaires d'État !

« Quelle pénétration !

« Quelle justice dans les sentences !

« Quelle promptitude à instruire le Sénat !

« Quelle douceur !

« Quelle égalité d'humeur !

« Quel port majestueux !

« Quelle beauté frappante !

« Quel éclat !

« Quelle attention !

« Quelle condescendance !

« Quelle affabilité !

« Quel génie et esprit transcendant et manières gra- « cieuses ! »

Dans un autre message, l'éloquence courtisanesque du vieux mercenaire se fait plus tendre et prend le ton de la romance :

« Agréez, déesse de mon âme, de célébrer autant que cela « dépend de ma faiblesse les divines qualités de Votre Ma- « jesté, et lui offrir sur l'autel de mon cœur les offrandes de « ma ferveur et de mon amour à vos divins appas... »

La déesse voulait bien qu'on sacrifiât à ses appas, mais elle trouva que le sacrificateur avait passé l'âge. Elle se plaignit à Orlof des « radoteries du vieux » et répondit :

« Monsieur le Maréchal, nous commençons presque en « badinant le plus grand ouvrage qu'on ait imaginé depuis « longtemps, et vos lettres ressembleraient beaucoup à des « poulets si votre connexité aux Patriarches ne leur donnait « de la dignité. Mais pour en revenir à notre besogne... »

Suivaient trois pages de détails techniques se rapportant aux travaux projetés dans le port de Reval. Hélas ! au bout de quelques mois l'exilé de Reval eut d'autres raisons que ce rappel à l'ordre, un peu sec, pour renoncer à ses madrigaux. Dès la fin de l'année nous trouvons sous sa plume ces lignes d'un accent très différent :

« Dans quel temps de paradoxe nous ne vivons pas ! Je « souhaite avec ardeur de Vous servir, de faire revivre le génie « de Pierre le Grand et sa gloire, d'immortaliser Votre nom « déjà divin, et c'est Vous-même... qui êtes occupée à me lier « bras et jambes. Vous me refusez tout concours et assis- « tance. Vous me préférez les Razoumovski et les Boutour- « line. Je connais ces héros ! Avec quatre mots je ferais leur « portrait au vif. Je ne leur envie ni leur grandeur ni leur « élévation, mais jamais je ne supporterai de leur être post- « posé... »

Et les plaintes, les avis de détresse, les invectives même continuent. Le vieux soldat rappelle à la veuve de Pierre III qu'il est revenu d'exil avec six chemises et une pelisse trouée, et qu'il en est à attendre encore l'effet des promesses qu'il a recueillies de sa bouche au lendemain de son avènement, alors qu'elle lui disait : « J'espère que nous serons contents l'un de « l'autre. » A bout d'arguments et de patience, il feint de croire qu'il lui faut recommencer sa vie errante ; il annonce l'intention d'aller en Allemagne pour y chercher le pain de ses vieux jours, et demande ses passeports. Là-dessus un long silence de Catherine, puis cette lettre :

« Monsieur le feld-maréchal ! Je vous avoue que vos der- « nières lettres ne m'ont point tenté d'y répondre. J'ai dit au « chancelier d'expédier votre passeport pour aller sur vos « terres en Allemagne. Je n'ai point intention de retenir per- « sonne à contre-cœur, ni de causer de l'amertume à per- « sonne. Je hais surtout toute tracasserie. Celle-ci ne m'ex- « torque rien. Je ne veux du mal à personne. Je sais oublier « à propos, et je suis avec beaucoup d'estime et de recon-

« naissance pour toutes les douceurs dont vous parez vos « lettres.

« Votre affectionnée,

« CATHERINE. »

Cette fois le malin et irascible vieillard se le tient pour dit. L'allusion à ses terres d'Allemagne, épaves de son ancienne opulence, lui prouve que la souveraine n'est pas dupe de ses affectations de misère retour de Sibérie, et le silence qu'elle garde au sujet des Boutourline et des Razoumovski lui indique un parti pris qui doit faire du règne de cette Allemande tout autre chose que ce que lui et ses congénères ont pu s'en promettre. Il se console en écrivant cette « Ébauche pour donner une idée de la forme du gouvernement en Russie », qui fut imprimée à Copenhague en 1774, — sept ans après sa mort, — et qui figura longtemps au rayon des œuvres classiques.

VII

Catherine eut pourtant des Allemands dans son entourage, qui prirent le pas sur ces Russes, auxquels Münich se révoltait de se voir *post-posé*. Elle eut aux Affaires étrangères Ostermann, le fils du chancelier de l'impératrice Anne, que Kaunitz appelait « l'automate », dont le comte de Ségur disait : « Ce « pauvre vice-chancelier qui ne sait rien d'aucune affaire », mais qui parlait avec aisance la langue officielle des chancelleries, portait avec dignité la perruque poudrée, l'habit à jabot et le reste de l'accoutrement en usage dans les cours, et ne faisait pas mauvaise figure dans un carrosse tout en glaces attelé de six chevaux blancs, — tout ce dont Bezborodko se montrait incapable. Elle eut Saldern, un Holsteinois, pourvu dans sa patrie d'un modeste emploi de caissier et l'ayant quitté en emportant la caisse, unissant, d'après Rulhière, la

brutalité d'un paysan au pédantisme d'un professeur de son pays, mais se rendant fort utile en Pologne pour la préparation du premier partage. Frédéric et Solms le traitent de simple filou, négociateur d'emprunts qui ne sont que des escroqueries et voleur de tabatières (1); ils ne dédaignent également pas d'utiliser ses services. Elle eut Keyserling et Stackelberg, envoyés, comme l'autre, à Varsovie. Elle eut surtout Sievers, le spécimen le plus parfait de l'espèce.

Un écrivain a consacré quatre épais volumes à la biographie de cet homme d'État : c'est un monument curieux de la sereine et pour ainsi dire extatique inconscience avec laquelle un Allemand est susceptible de parler des hommes et des choses de l'Allemagne. Cet homme, employé un jour par Catherine aux pires besognes, à celles dont elle ne voulut jamais connaître le détail et pour lesquelles elle n'eût peut-être pas trouvé un Russe de bonne volonté, cet exécuteur des hautes œuvres impériales sur les bords de la Vistule et du Niémen, son historien en fait un parangon de toutes les vertus privées et publiques, un héros, presque un saint.

Une curieuse figure à coup sûr, ce Germain à peine teinté de sang moscovite, fonctionnaire sans reproche et courtisan accompli : actif, instruit, sentimental et féroce; mêlant des inspirations humanitaires à des actes de sauvagerie et des habitudes d'honnête bourgeois à des appétits de brigand. Un Holsteinois encore. Un de ses oncles, venu en Russie pour y chercher fortune, eut celle de jouer un rôle dans le premier chapitre du roman qui fit de Sophie d'Anhalt-Zerbst une héritière de Pierre le Grand : il fut chargé, en 1742, d'apporter à Élisabeth le portrait de la future fiancée de Pierre III. Le neveu trouva à dix-sept ans un protecteur dans Pierre Tchernichof, qu'il accompagna à Londres et auprès duquel il fit son apprentissage diplomatique. Il servit ensuite dans l'armée et prit part aux victoires de Gross-Jaegerndorf et de Zorndorf. Mais la carrière ne lui convenait guère. Catherine découvrit

(1) *Recueil de la Société d'histoire russe*, t LXXII, p. 490-493